

Saint Jean Vigo, Patron des Ciné-Clubs

« M'sieur i peut y aller? Il a mal au ventre. »

La légende qui auréole d'un halo romanesque et mystérieux les héros morts jeunes les emprisonne aussi comme un suaire. Ce caractère romantique n'a pas trouvé grâce auprès des amis de Jean Vigo. Sans regarder en face ce que ceci implique d'obligations, de responsabilités, on l'a étiqueté « génie mort trop tôt, avant d'avoir achevé son œuvre ». Contre cette double erreur, il sied de s'insurger. C'est en effet la chance de Jean Vigo d'avoir bouclé sa vie en griffonnant sa signature au bas de cette très grande page cinématographique, « *L'Atlante* », qu'un classement absurde, mais nécessaire, me fait épingle au troisième rang de notre production, immédiatement derrière « *La Règle du Jeu* » et « *Les Dames du Bois de Boulogne* ». Il aurait fallu que Renoir mourût après « *La Règle* », Bresson après « *Les Dames* ». Un homme n'accroche pas deux fois son œuvre à cette altitude, et quand de tels Sisyphe se sont hissés, au prix de quels travaux, au sommet de la pente, le vertige à son tour les roule au bas de la montagne.

Les projets de Vigo auraient-ils vu le jour? J'aurais aimé, pour ma part, le voir traduire cette délicieuse « *Double mort de Frédéric Belot* » de Claude Aveline, qui sommeillait dans ses cartons. Mais n'était-il pas homme à partir aussi bien se fixer chez les Patagons? Plutôt que d'inventer les scénarios que Vigo tourne peut-être au paradis des cinéastes, cantonnons-nous autour de ses trois ou quatre films, souvenirs oubliés d'une vie brève comme un dimanche, mais remplie jusqu'au bord. C'est la force de Jean Vigo que de tenir tout entier dans le creux d'une soirée. Le hasard s'est amusé à y cacher soigneusement quelques grandes recettes de cinéma; non qu'il faille creuser

très profond, mais il faut creuser partout. Et, une fois posé que Vigo n'est pas un génie, à seule fin de ne pas galvauder le terme, voyons comment en moins de vingt années, le massacreur d'idoles, le révolté, l'insulteur public numéro un, l'anti-conformiste, le guillotineur des valeurs établies est devenu une institution nationale aussi permanente que Louis Jouvet; comment une reprise de « *L'Arlésienne* » à l'Odéon-Comédie Française n'est pas plus rentable qu'une séance dédiée à ce lilliputien de la création.

*
**

Que n'a-t-on dit déjà sur le documentaire socialement engagé, sur cet « *A propos de Nice* » qui se retourne et cligne un œil entraîneur et complice vers son suivant immédiat « *Terre sans Pain* », vers « *Aubervilliers* » et, parallèlement, vers « *La Règle du Jeu* » et « *Lumière d'Été* »? J'avoue cependant être autrement secoué par la vue des rigoles sales et des cloaques du vieux Nice que par la vue des mille ébats d'un certain monde où la chair et l'argent sont présidents de la République. Qu'une astucieuse caméra pointe, comme des canons, les cheminées des usines contre une foule bariolée qui danse ou se chauffe au soleil, après l'avoir comparée à divers spécimens du Jardin d'Acclimatation (rappelez-vous le petit train qui amenait les touristes), voilà qui me touche infiniment moins. On aime mieux, chez Renoir, une bourgeoisie consciente de sa propre dégénérescence, qui se rendait au poteau la tête haute, les mains libres, et même : *en courant*. On dira ce que l'on voudra : il y avait là de la grandeur. Dans l'éprouvette d'« *A propos de Nice* », la satire ne laisse qu'un précipité dérisoire.

Cette fameuse satire sociale de Jean Vigo, que le premier pionnier venu pêche en transparence, frétille, scintille, jusqu'à l'aveuglement, de mille feux, des pétroleuses la rallument sans cesse, pas toujours prêtresses du seul dieu Cinéma.

*
**

Du cinéma, il en transpire pourtant par tous les pores de cet auteur historiquement de médiocre importance, mais d'une prodigieuse originalité. Jean Vigo ou vingt ans de cinéma français.

Je ne crois pas aux miracles, mais ne pense pas m'avancer beaucoup en disant que Vigo a franchi la barrière du parlant d'une manière insensible, aisée, miraculeuse, habituellement réservée aux passe-murailles. Ce n'est pas un hasard si, plusieurs années avant « *Quai des Brumes* » — et peut-être mieux — les partitions de Jaubert pour « *Zéro de Conduite* » et « *L'Atalante* » font jaillir tout le talent du musicien. A une époque où l'on aimait à s'enivrer des bruits de la réalité (gloire à la chasse d'eau de Jean Renoir) oser remplacer le classique bruitage du train de « *Zéro de conduite* » par un leit-motiv de Jaubert était d'un téméraire novateur. On relèverait à chaque pas de ces belles audaces chez un homme qui avait trop d'intelligence et d'amour pour l'Art pour ne pas mépriser le réel.

L'un des premiers, Vigo perçoit l'importance de la musique au cinéma et saisit aux cheveux l'occasion de lui offrir un véritable rôle, dont elle ait lieu de se montrer jalouse. La musique est, dans « *Zéro de Conduite* », un fantôme plaisant qui accompagne, mieux que le pion, la meute des gosses en promenade, et poursuit avec eux, sautillant de bon cœur, le surveillant Huguet sur la piste de l'amour.

Un thème unique, à l'accordéon, fil magnétique du drame, dénoue et noue les péripéties de *L'Atalante*. Il vient chercher les mariés à la sortie de l'église et conduit cette noce - enterrement, qu'entraîne à perdre haleine Dita Parlo, vers la péniche, cercueil flottant. Surtout c'est cet air, diffusé par le haut-parleur d'une boîte à musique où Dita Parlo écoute sa chanson, qui fait l'unité de ce film-orchestre et per-

met à Michel Simon de dénicher la fugitive. Tous les moyens sont bons pour l'allègre refrain de se glisser dans la bande sonore : le phonographe du chaland ne distille pas d'autre air. Et quand le Père Jules passe son doigt sur le disque, comme pour l'essayer, et que la musique aussitôt se déclenche, son ébahissement, le nôtre, le forcent à recommencer, à nous émerveiller encore.

Bien sûr, hélas ! c'était une plaisanterie : caché hors du champ, l'enfant accompagnait à l'accordéon le doigt de Michel Simon, mais avouons qu'une seconde... Car c'est une des recettes de Jean Vigo que de faire sauter le convive, comme une galette, du fantastique à la farce, dans ces festins cinématographiques où la musique remplace le caviar.

Pour en terminer avec la bande sonore, et avant de glisser vers l'entraînant tourbillon des vingt-quatre images-seconde, ajoutons que Vigo joue du dialogue comme un tambour-major manipule sa canne : trop sûrement pour la laisser choir. Je me rappelle le temps, pas si lointain, où, avec Sancerre, nous ne nous abordions pas autrement que par des « M'sieu, i peut y aller, il a mal au ventre ? » — des « comme c'est spirituel » — des « eh bien ! moi, monsieur le professeur, je vous dis : merde ! » — des « vous êtes magnanime, mon cher » — et des « pot de colle, passe-moi ton pot de colle, ton pot de colle... » dits avec l'intonation, l'accent des acteurs, et qui nous mettaient l'âme en joie comme nous avaient comblés d'aise les célèbres refrains d'*A nous la liberté*.



« ... le Père Jules, chevalier de l'aventure... »

RACCORDS

Mais un passage s'enfonce, je crois, plus avant... Appelons-le : premier point de vue subjectif, visuel et sonore, de l'écran. (Il faut insister sur « visuel et sonore » car l'on ignore pas qu'un Abel Gance, par exemple, lançait bien avant ses caméras comme des boules de neige). Il s'agit, on l'aura deviné, de la très belle scène où le Principal (le nain Delphin) convoque dans son bureau l'élève efféminé. En légère plongée, c'est-à-dire du point de vue de l'enfant, l'on nous fait subir de longs préparatifs : le Principal tente de loger son haut-de-forme, mieux : son autorité, sous un globe de verre, comme une pendule. Dressé sur la pointe de ses pieds, il tâtonne un moment, parvient à atteindre le haut de la cheminée, redescend, campe alors ses pieds dans un manchon, s'installe sur son fauteuil et commence : « *Mon petit... je suis un peu ton père. Cossat est plus âgé que toi; ta sensibilité... la sienne... la vôtre enfin. Névropathe, psychopathe...* ». Bien entendu, ce discours sans suite, ces bribes, ne sont pas le texte officiel du sermon prononcé par le proviseur, mais seulement ce qu'on perçoit, ce qu'en retient l'élève. Pour couronner le feu d'artifices, comme de ces boîtes d'où s'échappe un long serpent, le principal jaillit, en une contre-plongée menaçante, dans un éclairage fantastique (1), spectre infernal de ce cauchemar.

*
**

Le fils d'Almeryda ne se contente pas d'être un railleur pamphlétaire, un magicien du son, c'est aussi un bon plaisant. Il se promène dans Nice et, toujours au bon moment, son sourice enregistre, son viseur se braque, le moteur de sa caméra grésille. Un balayeur ramasse prestement dans sa pelle une pièce de monnaie : Vigo l'a vu. Il arrive juste à temps pour voir débarquer les voyageurs, pour les voir se faire *ratisser* après avoir misé au casino argent, femmes, valises. Il ne reste plus rien, et là le cinéma ne s'escamote pas lui-même : il *éclate* de rire.

Car tous les moyens proprement cinéma-

lographiques sont bons pour Jean Vigo, s'ils aident son appareil à plaisanter. La promenade des Anglais se voit minutieusement fouillée, scrutée, vidée, radiographiée, déshabillée même, puisque, du fond d'une bouche d'égoût qu'enjambent les femmes, le réalisateur lève vers le ciel un œil satisfait et bien ouvert. Sans doute trop accoutumé à l'obscurité des salles sombres, Vigo, pour fixer le soleil, réclame-t-il ce filtre au bout de sa lorgnette. Voilà pour les angles rares.



« ... des mains qui ne se tendent encore
que vers des baudruches... »

Les mouvements d'appareil ne sont pas laissés à l'écart, témoins les panoramiques qui contorsionnent la caméra au long des façades tarabiscotées des grands hôtels niçois; témoins les travellings qui soulignent les anomalies des statues; témoins encore les enterrements accélérés, tournés image-par-image, comme pour témoigner, par cette précipitation grotesque, digne de Jarry, combien l'on est pressé de cacher les morts dans cette ville de plaisirs. Enfin, dans le ralenti qui rend ignobles les danseuses du Carnaval en constituant une véritable déformation du geste jointe à une nouvelle leçon d'anatomie, comme dans ces baigneurs qui se triturent les côtes sur la plage, ou dans les jambes, prises en très gros plans, de ceux qui dorment au soleil, on croit deviner la bizarre recreation d'un nouveau monde, hideuse et familière.

(1) Mais oui, Clouzot!

Ainsi Vigo s'est-il plu à montrer que chacun des principaux procédés du cinéma offraient autant de prétextes au rire. Pous-sée jusqu'à l'extrême limite de l'imaginaire, la simple plaisanterie frôle cet absurde que seuls les Marx ont rendu vraisemblable : une femme est assise sur la Promenade; l'image suivante nous l'offre assez dévêtue et, brusquement, la voilà complètement nue, dans son fauteuil. On songe à Dullin dans *Quai des Orfèvres* : « Non, mon petit, pas les chaussures... pas les chaussures ». Il en va de la sorte pour le cirreur qui frotte une chaussure avec son chiffon. Nul fondu n'intervient pour adoucir. Le comique jaillit aussi brutal que l'enchaînement : le chiffon frotte le pied nu avec la même ardeur. Fin d'A *propos de Nice*. Quel réalisateur ne voudrait terminer son film par un tel éclat de rire?

*
**

Pour sa satisfaction propre, Jean Vigo teinte toujours sa poésie d'une goutte d'érotisme qui flotte quelque part entre l'humour et le rêve. Il aime découvrir la peau nue des mariés de *L'Atalante* et s'arrange fréquemment pour présenter l'un ou l'autre, au moins autant l'homme que la femme, en tenue légère. Il déshabille Michel Simon jusqu'à la ceinture, utilisant son nombril comme porte-cigarettes, de même que, sur la Corniche, il déshabillait les horribles filles d'A *Propos de Nice*. Souvent, dans *L'Atalante*, on éprouve l'impression délicate d'être de trop, et pourtant, aucune envie de partir, de laisser les époux seuls un court instant, ne nous assaille. On voit par là qu'il était bon, dans un numéro où le néo-réalisme italien des Blasetti, des Visconti, des de Sica, vient converger avec le nouveau réalisme américain de Huston, Dassin, Kazan, vers le réalisme tout court de Stroheim et de Renoir, il était bon de tailler, au besoin à coups de coudes ou de ciseaux, une jolie place, bien au centre, à Jean Vigo, ce merveilleux intimiste, le seul peut-être du cinéma.

Vigo s'amuse enfin et, cette fois, avec plus de tendresse, à couler un regard sur

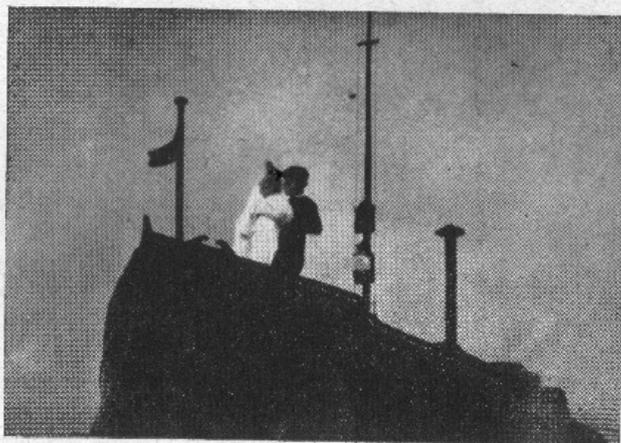
les cuisses nues des cancre somnambules et à découvrir brusquement — plaisanterie éculée comme dit l'autre, mais qui tout le premier le fait rire — les petites fesses des enfants qui ont fini par y aller. Mais loin de donner à ses images une allure équivoque, Vigo plonge le spectateur dans son passé, enferme notre émotion dans les barreaux du retour en arrière, devant un miroir où nul ne pénètre jamais, et qui se contente de renvoyer, sans rides, la chère image du théâtre du petit monde. Il n'y est encore question que d'étonner ses condisciples, les cigares ne s'y fument que parce qu'ils sont défendus et les mains de ce petit peuple qui vire à l'adolescence ne se tendent encore que vers des baudruches.

*
**

Sous l'hélice du chaland qui passe coule la Seine, coule aussi la poésie de Jean Vigo. Fluide comme le sable, irréaliste comme des ondes, elle plonge la tête du jeune marié dans un seau d'eau qui, seul, peut lui livrer l'image de la fiancée perdue. Hagard, la pupille dilatée, ressemblant curieusement à Taris, le nageur, Jean Dasté quitte le seau pour la rivière, dans un émerveillement de bulles. Sur le seau, à son tour, Simon le Pathétique, raisonnable et tendre, jette un coup d'œil rapide. Mais nul reflet ne brille et ce poète inconscient, ce Père Jules, chevalier de l'Aventure, lâche un jet de salive définitif et rassurant.

Un homme crache dans un seau, Descartes l'emporte apparemment sur la légende, et voici la poésie de Jean Vigo qui mêle jusqu'à les confondre réel et surnaturel. Encore le réel, tel que le conçoit Vigo, est-il bien proche du surnaturel, tout comme le verre est proche du diamant. Tel le camelot ambulancier, l'homme-orchestre de Gilles Margaritis, le Père Jules figure le bon sens; en fait, l'aventure et le rêve, ces Artistes Associés, n'ont pas de meilleurs imprésarios. Ecoutez parler Michel Simon : « Enfin, quoi, non mais c'est vrai, alors? bien sûr... » vous êtes bien assis. Descendez dans la cabine du Père Jules : vous voilà en voyage.

Comme un enfant à qui l'on propose le



« ... le mirage léger de la mariée en robe blanche... »

reflet mouillé de la lune avant d'aller dormir, Jean Dasté ne s'apaise qu'avec le mirage léger de la mariée en robe blanche. Le poète ici doit beaucoup au photographe; la surimpression ne relève plus de la technique : elle est la Sylvie de cette Nuit fantastique, où l'homme poursuit son rêve. Les bulles lui tiennent compagnie, jouent avec leurs corps, comme elles jouaient avec celui de l'illustre nageur, le corps de chair et le corps de rêve de ces heureux amants.

Calme, Dasté nage calmement, comme pour freiner le temps, et le ralenti évoque cet autre ralenti où les enfants de *Zéro de conduite* nageant dans l'air, avant de chevaucher les maisons, dansaient le ballet mécanique et blanchâtre de cette procession nocturne. Les bulles sont toujours là : elles pleuvent mollement sur le champ de bataille, petites plumes des oreillers crevés de notre enfance. Quant au pion, petite chose ballotée entre l'Administration et les gosses, dont l'autorité suprême consiste à imiter Charlot à la perfection et à décider si Cossat, Tabard et leurs complices peuvent ou non y aller, endormi, ligoté à son lit que

l'on dresse vertical, un lampion lui tiendra compagnie « sous ce linceul de pourpre où dorment les dieux morts », sans que l'on reconnaisse autour de cette idole les rites sacrés d'une religion disparue ou les premières tortures des cérémonies mystiques de ces éternels — mais derniers — mohicans.

La légende qui auréole d'un halo romanesque et mystérieux les héros morts jeunes l'emprisonne aussi comme un suaire.

GILLES JACOB.

Nous rappelons à nos lecteurs que la LIBRAIRIE DE LA FONTAINE, 13, rue de Médicis, à Paris-VI^e, possède le plus grand assortiment d'ouvrages français et étrangers sur le CINEMA. Livres neufs, d'occasion, épuisés, rares, photos de films et d'artistes, revues, etc... — Catalogue sur demande.

Conditions spéciales aux Techniciens et Ciné-Clubs.